



L'Étonnante diversité du temps

Dans une perspective pluridisciplinaire, les « Carrefours d'idées », créés et animés par Hédi Aboueleze et Jean-Pierre Otte, présentent, autour du thème du temps, un ensemble de savoirs et de passions jouant comme à l'intérieur d'un kaléidoscope.

Chaque mardi, découvrons un texte nouveau, comme une pièce ajoutée au puzzle, avant de comprendre ce que signifie leur somme, et de nous faire une idée multiple, fertile et diversifiée de la façon dont on appréhende le temps à l'heure où il n'est question, dans les médias, que des grands dérèglements climatiques.

HENRI MESCHONNIC

LE TEMPS, C'EST NOUS, ENSEMBLE

On dit souvent « j'ai le temps », et plus encore « je n'ai pas le temps », mais on n'a pas le temps, on *est* le temps. Je suis le temps. Le temps nous est consubstantiel.

Mais ce n'est pas seulement, comme les apparences en sont écrasantes, parce qu'on naît, puis on est enfant, adolescent, adulte et on vieillit et quand on meurt le temps s'arrête pour nous. C'est une réalité bien sûr, mais elle nous en cache une autre, c'est que nous vivons dans l'instant, chaque instant, et chaque instant est tout le temps, un fragment de l'infini du temps.

C'est que le temps pour nous n'est pas seulement du temps biologique, que nous partageons avec tous les êtres vivants. Non, le temps, c'est notre vie, et notre vie est autre chose que de la biologie. Ici je prends dans Spinoza, dans son *Traité politique* (V,V) quand il définit une vie humaine. Je cite, dans ma traduction : « Une vie humaine j'entends, qui n'est pas définie par la seule circulation du sang, et d'autres choses, qui sont communes à tous les animaux, mais surtout par la raison, la vraie vertu et la vie de l'Esprit » – *verâ Mentis virtute, & vitâ definitur*. Où je note la série prosodique qui tient fortement l'un à l'autre les mots *vera-virtute-vita*. Et *virtute*, « vertu », signifie la force bien entendu.

Et cette définition est fortement athéologique. C'est une déthéologisation de la vie humaine, du temps humain. Une historicisation radicale du temps, comme un infini de l'histoire et un infini du sens.

Le temps, c'est aussi celui qu'on met à comprendre qu'on ne sait pas ce qu'on fait, et le temps des refus par les autres d'une pensée qui brave les idées reçues, par les idées reçues.

Si bien que nous sommes chaque instant des fragments d'infini, et on ne sait pas que quand on attend c'est soi-même qu'on attend. Et ce sens de l'instant fait ressentir le temps tout autrement qu'en vieillissement.

La conséquence, c'est qu'il n'y a pas d'âge pour être jeune et pas d'âge pour être vieux. J'ai rencontré des jeunes qui étaient plus vieux que moi. Aussi jamais je ne dis : « quand j'étais jeune », ce qui voudrait dire que je ne le suis plus. Non, je dis « quand j'étais enfant », « quand j'étais petit », ou « quand j'étais adolescent ». Et c'est vrai qu'en prenant de l'âge, le rapport au temps n'est plus le même, il passe plus vite, on ne voit plus passer le temps.

Etre vieux, c'est se sentir vieux, c'est ne plus vivre dans le présent, ou c'est avoir des idées arrêtées, et si elles sont arrêtées, c'est qu'elles ne bougent plus, or la vie c'est le mouvement. Des idées arrêtées, c'est des idées qui ne vivent plus. Alors, sans le savoir, on n'est plus dans le temps, dans l'instant, on est dans du passé dépassé. Alors que le passé qui reste du sujet reste dans le temps, donc aussi dans le présent.

Ainsi rien n'est plus mal nommé que le passé, car il y a du passé qui n'est pas passé. Je suis toujours l'enfant de dix ans que j'étais. Saint Augustin avait déjà compris qu'il y a trois présents, le présent du passé quand je pense à mon enfance, le présent que je vis maintenant et le présent du futur quand je pense à l'avenir, puisque j'y pense maintenant.

Mais je ne peux pas ne pas continuer ce que pensait Augustin dans ses *Confessions*. Il disait qu'il y a trois présents. Moi, ce que je vois c'est qu'il y a aussi trois passés et trois futurs.

Il y a un passé du passé quand des gloires d'une époque ne sont plus que des déchets de l'époque. Comme un auteur de comédies au XVIII^e siècle, qui s'appelait Poisson. Il y a un passé du présent quand des gloires d'aujourd'hui, ou des idées reçues aujourd'hui ne sont que des restes du passé, même si la plupart ne le voient pas. Je ne nommerai personne, par charité. Il y a un passé du futur quand ce qui apparaît déjà comme des idées ou des œuvres qui semblent d'avenir peuvent se voir comme une poursuite du dépassé.

Et trois futurs. Un futur du passé, quand des oubliés du passé resurgissent imprévisiblement plus tard. La littérature et l'art en offrent bien des exemples. Humboldt a plus d'avenir que de passé. L'art des cavernes commence en 1911, quand on le découvre. Maurice Scève disparaît après 1544, mais il réapparaît et revit en 1828 quand Sainte-Beuve le republie (comme une monstruosité d'obscurité), puis au fil du XIX^e siècle, sa difficulté se dissipe et il est republié vers 1920. Et Xavier Forneret est exhumé par André Breton. Le passé est aussi imprévisible que l'avenir.

Et le futur du présent, c'est ceux qui pensent et vivent ce qui n'a pas de lieu dans l'espace culturel du moment, et qui a de l'avenir, qui est de l'avenir. Nos amis sont du même côté de la vie, du même côté du langage que nous.

Rien n'est plus trompeur que la notion de contemporain. Il y a ceux qui sont au passé du présent, ceux qui sont au présent du présent, ceux qui sont au futur du présent. Certains, on l'a compris, ne se rencontreront jamais. Tout en se côtoyant. Tout ce qu'il faut pour faire des ennemis et des amis.

Alors, le futur du futur, j'avoue que, par définition, je ne peux pas en avoir d'exemple. Mais on peut comprendre que dans l'avenir il y aura, comme dans le passé et comme dans le présent, ceux qui seront du futur dépassé, ceux qui seront le futur d'un moment, et ceux qui seront une pensée d'avenir.

Allons, tant que nous tenons notre infini, il y a de l'espoir et nous ne sommes pas seuls.

Henri Meschonnic. Né en 1932 à Paris, Professeur émérite de linguistique à l'Université Paris-8, Docteur Honoris Causa de l'Université de Lausanne en 2006, Grand Prix International de Poésie Guillevic-Ville de Saint Malo en 2007.

Parmi ses derniers ouvrages : Politique du rythme, politique du sujet (Verdier), De la langue française, essai sur une clarté obscure (Hachette ; « Pluriel »), Poétique du traduire (Verdier), Le rythme et la lumière avec Pierre Soulages (Odile Jacob), L'utopie du Juif (Desclée de Brouwer), Spinoza, poème de la pensée (Maisonneuve et Larose), Un coup de Bible dans la philosophie (Bayard), Heidegger ou le national-essentialisme (Laurence Teper), Ethique et politique du traduire (Verdier).